

avaient de la défiance. Jamais je n'ai eu
 inquiétude et d'ansieté plus continuelle
 sur tous les visages. Les Espagnols
 et les Bavarrois, déjà de réputation
 pour des gens gracieux. Les deux hommes
 en grande tendresse avec votre bon ami
 Christodori que, par son amitié, j'ai pu
 à peine et à entendre avec une gentillesse
 et à qui j'ai écrit quelques lettres
 toujours. Et moi je regarde les
 gens à la main. Vous savez j'ai
 un très gracieux petit être, vous
 m'avez dit probablement. Je m'en
 vaux par et ne voyez dans ma lettre
 que mon très grand désir de savoir
 par un ouï dire un bon d'homme
 public ou si vous avez plaisir à me



Thuringie 7 juillet 1841.

135

Cher ministre ! Il faut que

j'ai bien grande foi dans l'affection

que je vous porte, plutôt que dans

celle que je vous inspire pour venir

vous demander un donataire après le

projet publié dont vous m'avez donné

une si grande et toute preuve —

J'espère vous que depuis un an j'en ai

entretenu et écrit de votre part rien

pour me dire que vous n'avez point

oublié les bons moments que j'ai passés

de l'épave de la mer



au coin de votre feu, fumée comme
un kareng, et devinant politique avec
toute la sagacité d'une collègue en
diplomatie et qui cherche à marcher
sur vos traces ! Si vous ne voyez pas
d'objection ce bon temps va revenir du
moins pour moi. Mon mari m'ordonne
très impérieusement d'aller à Paris m'occuper
de ses affaires et si Dieu me prête vie
avant la fin de l'année je viendrai
vous demander compte de la part d'effec-
tion que vous m'aurez faite, et dont je
suis parfaitement jaloux. — En attendant
me si possible venez m'a rejoindre
à Constantinople ou je tâche, mais
assez inutilement jusqu'ici, de reprendre

quelques forces. J'ai eu de d'intéressantes
conversations avec ce bon Monsieur de
Ponton, avec lequel je me donne les
airs de faire de la politique et de
parler de vous d'abord en bons amis,
et puis en style diplomatique —
Jarry nous qu'il me disait encore bien
qu'à moi-même comme il le faut, de suivre
de près la politique des cabinets Russes
et Anglais à l'égard de la Grèce et
étant persuadé de leur mauvais vouloir
pour la Grèce et de tout l'empêchement
qu'ils mettront à la future indépen-
dence et à l'affermissement de notre
grais. — En attendant je vous salue
notre si fameuse crise ! Je vous assure
que j'ai été toute dévolée la semaine dernière